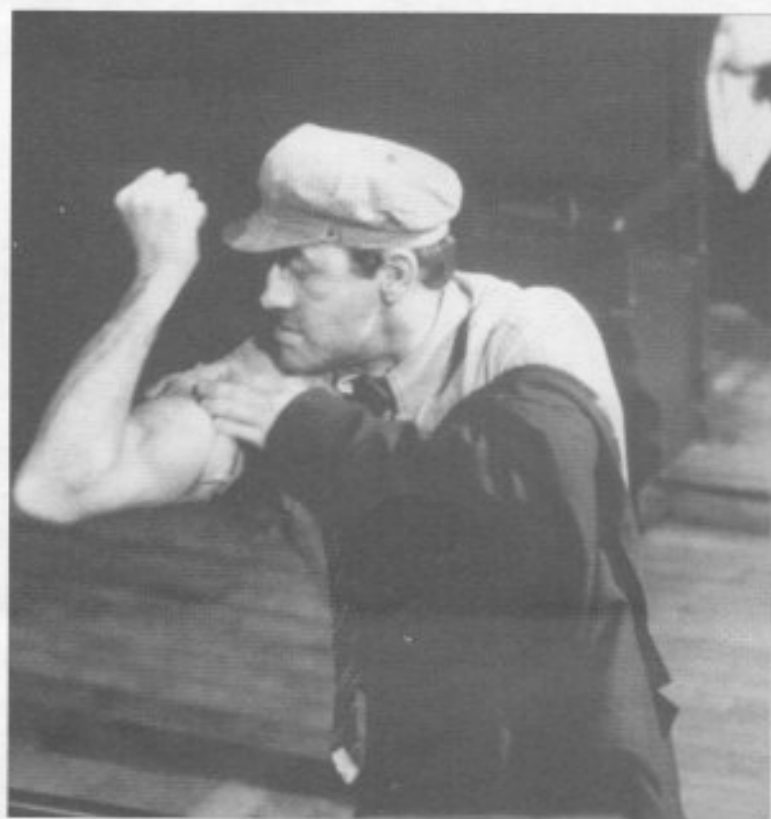


# jacques rozier

hommage à



*Naturel...*

... *Naturel*, le petit mot est liché. Il y a gros à parier qu'à propos de *Maine Océan*, on concède une fois de plus à Rozier ce sens et ce goût du naturel qui ont fait la gloire d'*Adieu Philippe* (1960) et la réputation *Du côté d'Orouët* (1969) et des *Naufragés de l'île de la tortue* (1976). On va parler de "petit film" et de bouffée d'air frais, de folklore franco-français avec l'hypocrite condescendance des "pros" lorsqu'ils croient faire plaisir à des "amateurs". On aura tort. Le "naturel" selon Rozier, ce n'est ni le débraillé de Lelouch, ni l'illusionnisme de Rohmer, ni la nature humaine vue par Pialat : c'est beaucoup plus fou que ça.

Si bien que, petit mot pour petit mot, j'aime autant, s'agissant de Rozier, celui de "vie". *Le cinéma, c'est la vie*, est-on souvent en droit de dire.

Mais une vie plus intense, plus grande qu'elle-même, *bigger than life*. Un film de Rozier, c'est autre chose, c'est *comme* la vie. Nuance? Nuance abyssale! Car la vie, comme le récit de *Maine Océan*, comme l'attention du spectateur, comme l'obstination bien connue de Rozier à ne faire que ce qu'il veut, la vie tient à un fil et à un pari sur le temps, sur "le fil du temps". Et c'est parce que ce fil est tenu que Rozier est grand (et fou) de vouloir le montrer.

C'est pourquoi il y a comme une *démocratie* des personnages dans *Maine Océan*. Il ne leur arrive rien parce que c'est eux qui arrivent au film et qui le portent à tour de rôle. C'est pourquoi on ne peut même pas parler de leur évolution puisque c'est la vision du spectateur, et elle seule, qui évolue. Tantôt "in", tantôt "out", tantôt en état de grâce et tantôt livrés à leurs automatismes, les personnages de Rozier forment une troupe hétérogène où les typages, nés d'une observation impitoyable, s'annulent les uns les autres. Cela ne doit pas être facile pour les acteurs, pris dans cette toile d'araignée filmique qui a toute les apparences de la rigolade populiste et la réalité du détachement amusé.

Prenez Menez, par exemple, Menez-Le Garrec. Prenez-le dans la scène (primitive) des contrôleurs en train de contrôler et dans celle de la samba de l'île d'Yeu. C'est le même chefaillon obtus qui chantonne, gentiment saoul, dans un coin de l'image. Les deux Le Garrec sont vrais. Prenez les autres, c'est la même chose. Comme tous les cinéastes qui héritent à la fois de Renoir (pour le théâtre) et de Bresson (pour la haine du théâtre), Rozier sait que le continu du film (le film) est fait de la somme des intermittences des personnages. Par folie, le cinéaste s'use à capter les instants où quelqu'un se met à exister. Par honnêteté, il garde dans le tableau ceux qui, soudain, sont mis "sur la touche". Démocratie minimum.

Je m'en veux soudain de dire des choses aussi graves à propos d'un cinéaste aussi porté sur la comédie (et sur elle seule) que Rozier. Mais c'est sa faute aussi. Il fait si peu de films qu'il ne laisse au critique qu'une occasion tous les six ans d'écriture qu'il est un cinéaste précieux et que Paulo Branco a bien eu raison de produire *Maine Océan*.

Rozier est un moraliste. La comédie, chez lui, laisse un goût acide. Ce goût, nous en connaissons la version *bourgeoise-rapide*, grâce à Rohmer. Rozier en est la version *populo-ralentie*. On oublie trop que les moralistes, non contents de créer des personnages, veulent aussi les tenter. Et les punir s'ils cèdent à la tentation de se croire autres qu'ils ne le sont. Le plus moraliste de tous, j'ai cité Howard Hawks, disait qu'on rate tout dès qu'on renonce à n'être que soi-même. Chez son élève Rohmer, les lubies sont sévèrement punies. Chez Rozier, c'est encore plus radical.

Car qu'est-ce qui pourrait arriver dans *Maine Océan*? Que les personnages, un à un, réussissent quelque chose, réveillent une velléité de désir, "s'y croient" soudain. Mais c'est le contraire qui arrive : ils ne réussissent à eux tous qu'un moment éphémère et

collectif, la samba de l'île d'Yeu. Sinon, chacun est plutôt en deçà de ce qu'il dit ou de ce qu'il paraît. L'avocate fait une plaidoirie aberrante (même si hilarante). Petitgas, le marin pêcheur, a un cœur d'artichaut. L'impresario a tort de vouloir faire de la Brésilienne une chanteuse puisqu'elle n'a pas de voix. Le Garrec a tort de croire l'impresario lorsque celui-ci lui fait, gag cruel, le coup du "il y a des occasions qui ne se présentent qu'une fois dans une vie". Exister est déjà énorme, rêver est dérisoire. Reste à rêver qu'on existe.

Il y a des moments d'émotion dans *Maine Océan*. Lorsque, par exemple, l'impresario, exige illico un piano et qu'une jeune femme, jusqu'ici figurante, s'avance et dit qu'elle sait où en trouver un puisqu'elle-même a fait du piano dans le temps. Le piano trouvé et le moment venu, il n'y a qu'elle pour déchiffrer la partition de la samba. Tout le monde (dans le film comme dans la salle) aimerait que la musique démarre. Seul, Rozier ne triche pas. La femme a oublié le piano, elle joue laborieusement. Et voilà que, de figurante, elle est devenue le centre de l'image, le moteur de l'action et la cause même du blocage de l'action. Impossible par ailleurs de lui en vouloir (elle ne fait que rendre service).

C'est à ce moment que le gag s'accompagne d'une émotion, quand sur le visage concentré de ce personnage de rencontre, passe une ombre. Une ombre qui dit peut-être le drame ou la tristesse d'avoir arrêté le piano. Que cette femme se retrouve soudain face à elle-même. Que le fil de la vie et du film (qui est comme la vie) passe par elle. Rozier ne fait pas de gros plan sur elle. Il y a des choses qu'il faut voir par soi-même.